

Résumé.

« Tu assassineras ton père et ta mère... »
Ou l'hagiographie expliquée à mes élèves.
Lire au collège *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*
(G. Flaubert).

Le présent mémoire présente l'étude du second des *Trois Contes* (1877) de G. Flaubert dans la perspective de l'enseignement du français et du fait religieux dans les classes de collège, en particulier la classe de quatrième. Il envisage la conformité aux programmes et les perspectives d'exploitation du texte, les possibilités d'interdisciplinarité qu'il implique. Par son sujet et ses références à une source médiévale chrétienne : la *Legenda aurea* du dominicain Jacques de Voragine (XIII^e siècle), le récit flaubertien permet de découvrir et d'analyser avec les élèves des notions clés, des images et des valeurs véhiculées par les Ecritures, en particulier les Evangiles. Au travers du personnage éponyme, le concept spécifiquement catholique de « sainteté » est discuté. L'inventivité d'une écriture qui mêle sacré et profane fonde l'originalité de Flaubert, écrivain agnostique, dont la lecture ouvre, par ce petit conte légendaire, à l'intelligence du religieux, dans le respect de la laïcité.

Mots-clés :

Animalité – Chasse – Chevalerie – Chrétienté – Genre littéraire – Hagiographie – Hospitalité – Iconographie- Intertextualité – Moyen Age – Nouveau Testament - Parricide – Profane- Sacré – Sainteté – Spiritualité -Vitrail.

Remerciements

Tous mes remerciements à M. Gérard GOBRY, pour sa patiente relecture, ses conseils attentifs et ses encouragements amicaux qui ont accompagné la conduite de ce mémoire et l'ont mené à son terme.

Je lui associe le souvenir, déjà lointain mais toujours vif, des premières sessions de l'IFER auxquelles j'ai participées, dont la richesse et l'esprit d'enthousiasme ont fait germer l'idée et l'envie du présent travail.

Mes remerciements également au CUCDB et à l'IFER pour l'accueil et l'accompagnement dans un parcours qui s'est densifié et prolongé, des candidats à ce Master, dont je fais partie.

Enfin, un merci tout particulier à ma « visiteuse de Rouen », en compagnie de laquelle j'ai, à mon tour, découvert le vitrail de saint Julien l'Hospitalier. Je lui suis redevable d'un indéfectible soutien, entre autres...

Avant - propos

La Légende de saint Julien l'Hospitalier, le second des *Trois Contes* de Gustave Flaubert, est celui qui fut écrit en premier, donna l'impulsion au recueil et raviva l'envie d'écrire chez un écrivain éreinté par son œuvre, les deuils et les désillusions qui jalonnent une existence. La vigueur de l'imagination et la verve de l'écriture, proprement flaubertiennes, démentent l'idée qu'une œuvre qualifiée de « testamentaire » pourrait n'être teintée que de mélancolie. Rien de mélancolique dans ce petit texte qui déroule le destin, empreint de sang et de fureur, d'un saint bien peu orthodoxe puisque parricide. Aucune trace non plus de l'ingénuité faussement naïve du conte dans cette *Légende* qui dit s'inspirer du vitrail historié d'une église. Une légende qui ne prétend pas l'être tout à fait, bien qu'elle déroule tout le merveilleux légendaire des traditions chrétiennes et païennes, de la littérature savante et du folklore populaire. Indécision du genre, captieuse *imitatio* hagiographique, densité du réseau intertextuel, saint problématique..., le seul soupçon de mélancolie que peut faire naître *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, est bien celui qui saisit le professeur au seuil de sa séquence, surpris à penser, à la manière de Flaubert : « Et puis, ce n'est pas commode à *étudier*, cette histoire-là ! »¹.

Pas commode non plus à faire étudier. Le texte de la *Legenda aurea* présente, avec la simplicité narrative propre à l'*exemplum* et le dessein édifiant propre au compilateur, un saint exemplaire : Julien, jeune noble, tue ses parents d'un geste légitime et involontaire, croyant régler par là un adultère et, désespéré, rachète son malheureux crime par une longue vie de pénitence, de dévotion, de charité, d'hospitalité. L'histoire, chez Flaubert, prend des accents bien différents. Selon une organisation tripartite, et la symbolique du chiffre « 3 » dans le récit eût mérité un chapitre particulier, la vie de (saint) Julien suit un parcours marqué par la violence et les attractions contraires d'un tempérament bien singulier. Première partie : l'enfance heureuse du fils de châtelains heureux se trouble d'une passion effrénée pour la chasse, qui, de tueries en carnages, pousse Julien à affronter un « massacre » préférant la malédiction du parricide. Seconde partie : pour y échapper, Julien s'enfuit du château familial, se livre à de sanglantes épopées, y gagne gloire et amour. Mais sa ravissante épouse le pousse à reprendre ses activités cynégétiques, accueille en son absence ses parents, misérables pèlerins en quête de leur fils, et leur offre, hospitalière, le lit seigneurial. Au retour d'une chasse infructueuse, Julien, ivre de fureur et de frustration, saccage la couche conjugale, convaincu d'un adultère, et accomplit avec une rage fauve l'inévitable. Troisième partie : anéanti par le remords, hanté par son crime, Julien se fait mendiant puis reprend pied sur son chemin d'humilité, au bord d'un fleuve périlleux ; il en devient le passeur. Au cours d'une nuit « tempestueuse », une voix lépreuse l'appelle depuis l'autre rive. Julien accueille alors

¹ - « Le petit Julien l'Hospitalier n'avance guère (...). Et puis, ce n'est pas commode à écrire, cette histoire-là ! », A sa nièce Caroline, [17 octobre 1875], in. J.-B. GUINOT, *Dictionnaire Flaubert*, CNRS Editions, Paris, 2010, p.405.

un hôte monstrueux auquel il finit par se donner « corps et âme », qui se révèle n'être autre que Jésus-Christ et qui l'emporte, rédimé et saint, en une lumineuse ascension. Aux yeux des élèves, muni d'un aviron et d'une épée, le saint patron des pèlerins, des voyageurs et des aubergistes, a beau arborer les attributs de sa dignité et ses divins pouvoirs d'intercesseur, il n'en révèle pas moins une plus obscure sainteté. Sa popularité normande de saint thaumaturge n'y change rien : cotentinois ou pas, les élèves éprouvent certaine difficulté à sanctifier un meurtrier, lui reprochant ses victimes autant animales que parentales. Autant dire qu'étudier au collège *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, en croisant les perspectives littéraires avec celles du fait religieux, relève de la gageure.

D'autant que rien n'est simple dans ce petit récit douloureux où s'exprime l'essence de l'inspiration et du style flaubertiens. Flaubert s'intéresse à toutes les spiritualités, à toutes les formes du croire et du faire croire, il pense la sainteté, il l'écrit, mais se déclare l'ennemi de la Religion : « Je suis de plus en plus dégoûté de ce qu'on appelle la Religion » déclare-t-il en 1879². Ce même Flaubert avait pourtant écrit ceci, quelque trente ans plus tôt : « Voilà ce que tous les socialistes du monde n'ont pas voulu voir, avec leur éternelle prédication matérialiste. Ils ont nié la *Douleur*, ils ont blasphémé les trois quarts de la poésie moderne, le sang du Christ qui se remue en nous.- Rien ne l'extirpera, rien ne le tarira. Il ne s'agit pas de le dessécher, mais de lui faire des ruisseaux. »³. En 1877, *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* dégoutte de ce sang-là, en imprègne le martyr du chasseur Julien, du saint-parricide, et la Passion littéraire que Flaubert aura vécue en chacune de ses œuvres, en tout l'espace de son Art : *ut religio poesis*. Aujourd'hui encore, l'imprégnation évangélique de notre culture ne peut se nier. Il ne s'agit ni de la renier, ni de lui dénier le mérite d'avoir inspiré des textes et des images, parmi les plus beaux, les plus émouvants, les plus disputables aussi, de notre culture et de celle à transmettre à nos élèves. Et si ces derniers n'en comprennent plus tous les signes, s'ils confondent les empreintes de l'Invisible, quelles qu'elles soient et quel qu'il soit, avec les idoles du visible, il importe de leur rappeler le sens et l'essence de toutes ces images d'un univers polychrome. Il importe aussi, qu'à l'exemple d'un adolescent de dix-sept ans, comme à celui d'un écrivain vieillissant, ils puissent toujours s'élever, au travers des chatouillements d'une histoire et des scintillances du monde, à la puissance du rêve :

« ... entre le monde et moi existait je ne sais quel vitrail, peint en jaune, avec des raies de feu et des arabesques d'or, si bien que tout se réfléchissait sur mon âme comme sur les dalles d'un sanctuaire, embelli, transfiguré (...). C'étaient des rêves plus majestueux et plus vêtus que des cardinaux à manteau de pourpre. »⁴

² - A Edma Roger des Genettes, [11 février 1879], in *Dictionnaire Flaubert, op.cit.* p.580.

³ - A Louise Colet, [4 septembre 1852], cité par B. VINKEN, « Le réalisme de Flaubert, introduction », in Trivium, 11, 2012, *Gustave Flaubert. A L'Orient du réalisme*, en ligne : <http://trivium.revues.org/4247>.

⁴ - Souvenir d'adolescence de Flaubert à 17 ans, cité par A. REED, « Les Taches de Flaubert », in *Flaubert, revue critique et génétique*, 11|2014 : *Les pouvoirs de l'image* (I), <http://flaubert.revues.org/2289>.

Sommaire

Introduction : Avant Debray, Flaubert.....1

Première partie

Res litterae : construire une séquence autour de *Saint Julien*.....10

1. *Legenda* : un texte à lire.....12

2. Une œuvre problématique : les perspectives flaubertiennes pour le fait religieux.....23

Seconde partie

Res gestae : l'élève à l'épreuve de la symbolique du texte.....40

1. Le texte à l'épreuve des élèves.....46

2. Des déambulations du héros au déambulatoire du saint.....67

Conclusion : Le presque tout d'un à peu près.....95

Bibliographie.....100

Annexes.....106